

LA BATAILLE DE CRAONNE

Il nous a paru intéressant d'emprunter à l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, de M. Thiers, le récit de la bataille de Craonne, les 6 et 7 mars 1814. Ce fut une lutte sanglante et une des dernières victoires du colosse impérial expirant.

Le 7 mars au matin, Napoléon arrêta son plan d'attaque. Le plateau de Craonne se composait d'une suite de hauteurs à sommet aplati, s'allongeant entre l'Aisne et la Lette qu'elles séparent, et s'étendant jusqu'aux environs de Soissons. C'était la partie la plus avancée de ce plateau, formant, ainsi qu'on vient de le voir, une espèce de promontoire au milieu de la plaine de Craonne, qu'il fallait emporter. Si on avait dû l'escalader d'un seul coup, la tâche eût été trop difficile. Il y avait comme une première marche à gravir, c'était ce qu'on appelle le petit plateau de Craonne, s'élevant au-dessus de Craonnette, et fort heureusement occupé par nos troupes dès la veille. Il devait nous servir de point de départ pour nous élever plus aisément sur le plateau lui-même.

Afin de rendre l'opération moins meurtrière, Napoléon résolut de la seconder par deux attaques de flanc, que permettait la nature du sol. Deux ravins descendaient du plateau : l'un, celui d'Oulches, situé à notre gauche, et prolongeant sur l'Aisne ; l'autre, celui de Vaclerc, situé à notre droite, et donnant dans la vallée de la Lette, au milieu de laquelle se trouve la célèbre abbaye de Vaclerc. Ces deux ravins aboutissant, l'un à gauche, l'autre à droite, sur les flancs du plateau, à un endroit qu'on nomme la *ferme d'Heurtebise*, fournissaient le moyen de prendre à travers les troupes qui défendraient la position principale. Ney, avec ses deux divisions de jeune garde, et ayant pour appui une partie de la cavalerie de Nansouty, devait s'engager dans le vallon d'Oulches, tandis que Victor, avec ses deux divisions de jeune garde s'engageant dans celui de Vaclerc, viendrait déboucher sur le plateau, assez près de Ney, vers la ferme d'Heurtebise. Napoléon, au centre avec la vieille garde, la réserve d'artillerie et le gros de la cavalerie, était sur le petit plateau de Craonne, prêt à ordonner l'attaque du grand plateau, lorsque le mouvement de ses ailes lui en donnerait la possibilité. En ce moment, Marmont arrivait de Berry-au-Bac pour couvrir nos derrières. Toutes nos troupes ayant dû défilier les unes après les autres par l'unique pont de Berry-au-Bac, la plus grande partie de notre artillerie était en arrière, circonstance regrettable en face d'un ennemi qui avait réuni en avant de sa position un nombre considérable de bouches à feu.

A dix heures du matin, Napoléon donna le signal de l'attaque. Victor à droite s'engagea dans le vallon de Vaclerc, Ney à gauche dans celui d'Oulches. Victor, avec une brigade de la division Boyer, se dirigea sur le parc de l'abbaye de Vaclerc, où il trouva l'infanterie de Woronzoff bien postée, et protégée par une nombreuse artillerie qui tirait du sommet du plateau. Après des pertes sensibles, Victor se rendit maître du parc de Vaclerc. Au-dessus s'élevaient en étages des maisons et des jardins situés sur le flanc même de la hauteur. L'ennemi y avait une réserve qu'il voulut jeter sur la division Boyer, mais trop tardivement. Cette division, solidement établie dans les bâtiments et les jardins de l'abbaye, ne se laissa pas arracher le poste qu'elle avait conquis. L'ennemi l'accabla d'obus, mit en feu les bâtiments où elle s'était logée, mais elle tint ferme au milieu des flammes.

Pendant ce temps, on entendait de l'autre côté du plateau, dans le vallon d'Oulches, le canon de Ney aux prises avec Sacken, et s'efforçant d'enlever la ferme d'Heurtebise. Le plateau étant étranglé en cet endroit, il y avait peu de distance entre l'extrémité du ravin de Vaclerc et celle du ravin d'Oulches, et les deux maréchaux combattaient fort près l'un de l'autre. Ney s'était engagé dans

la vallée d'Oulches avec ses deux divisions et la cavalerie de Nansouty. Il avait formé son infanterie en deux colonnes, et s'était avancé sous une mitraille épouvantable, car les Russes avaient accumulé l'artillerie à chacun des débouchés. Les soldats de Ney, jeunes et ardents, supportèrent bravement ce feu, et parvinrent jusqu'au bord du plateau. Mais, arrivés là, ils trouvèrent l'infanterie de Sacken sur plusieurs lignes, les fusillant à bout portant, et ils furent refoulés dans le fond du ravin.

Cependant, le destin de la guerre dépendait du résultat de cette bataille, et Ney ne voulait pas que ce résultat dépendît de la mauvaise conduite des troupes qu'il commandait. Sans se décourager, avec cet élan auquel ses soldats ne résistaient jamais, il rallia ses bataillons au fond du ravin, leur parla, les ranima, puis imagine de les réunir en une seule colonne, et de fondre au pas de course sur l'ennemi, afin de ne pas lui laisser le temps d'user de ses feux. La colonne se forme en effet avec la résolution de vaincre ou de périr, puis elle s'avance le long du ravin, et, parvenue à son extrémité, elle s'élance, le maréchal en tête, sous une grêle de balles. Elle vole, elle aborde comme la foudre l'infanterie surprise de Sacken, la renverse et l'oblige à reculer. Cette infanterie plie sous un pareil effort, et rétrograde jusqu'à un petit hameau qu'on appelle Paissy, en laissant aux divisions de Ney l'espace nécessaire pour se déployer. Tandis que la gauche de Ney prend pied sur le plateau, sa droite se jette sur la ferme d'Heurtebise, y pénètre malgré la résistance de l'ennemi, et tue tout ce qui l'occupait. Après quelques instants, l'infanterie de Sacken, remise de son émotion, essaie de regagner le terrain perdu, mais les soldats de Ney étant en position égale dans ce moment, ne veulent pas céder le bord du plateau si chèrement acquis. De part et d'autre on se fusille presque à bout portant. A l'attaque de droite, Victor, encouragé par le succès de Ney, n'entend pas rester en arrière. La division Boyer, après s'être emparée de l'abbaye de Vaclerc, cherche à déboucher sur le plateau, et vient s'établir avec la division Charpentier à la lisière d'un petit bois qui s'étend de l'abbaye de Vaclerc au hameau d'Ailles. Placée là, elle essuie sans broncher le feu de soixante pièces de canon.

Ces deux attaques de flanc ayant dégagé le centre, Napoléon, à la tête de la vieille garde, gravit le plateau presque sans coup férir, et vint prendre position en face de la ferme d'Heurtebise. Il forme ainsi une ligne qui relie l'attaque de Ney à celle de Victor. Le retard de notre artillerie nous laisse exposés au feu des nombreux canons de l'ennemi. Pour compenser cette infériorité, Napoléon envoie quatre batteries de Drouot, qui accourent se déployer entre Ney et Victor. Le feu est alors moins inégal, mais toujours horriblement meurtrier, et, quoique accablés de boulets et de mitrailles, les deux divisions Charpentier et Boyer se soutiennent avec une héroïque fermeté.

A gauche, au centre, à droite, nous avons pris pied sur le plateau, mais ce n'était pas assez, il fallait s'y maintenir, s'y étendre, et en chasser l'ennemi. Le moment était venu pour la cavalerie de soutenir l'infanterie, car au delà de la ferme d'Heurtebise le terrain commence à s'élargir. Les escadrons de Nansouty ayant suivi Ney à travers le ravin d'Oulches, et ayant débouché avec lui sur le plateau, passent entre les intervalles de ses bataillons et fondent sur l'ennemi, les lanciers polonais et les chasseurs à cheval en tête, les grenadiers en réserve. Ces braves cavaliers, trouvant ici l'espace pour se déployer, s'élançant au galop, renversent plusieurs carrés russes, les acculent sur le hameau de Paissy, et n'ont qu'un pas à faire pour les précipiter dans un ravin parallèle à celui d'Oulches, et donnant sur l'Aisne. Mais en se repliant, l'infanterie russe démasque une ligne d'artillerie qui tire à mitraille sur nos cavaliers et les arrête. Ils sont obligés de revenir pour ne pas rester sous ce feu destructeur, et sont suivis par douze escadrons russes. Ceux-ci,

à leur tour, chargent avec tant d'impétuosité, qu'ils dépassent les grenadiers à cheval de la garde demeurés en seconde ligne. A l'aspect de cette bourrasque de cavalerie, les jeunes soldats de Ney perdent contenance et s'enfuient vers le ravin d'Oulches, d'où ils s'étaient si bravement élancés à la conquête du plateau. En vain Ney, se jetant au milieu d'eux, les appelle de sa forte voix, de son geste énergique : ils furent saisis d'une terreur inexplicable, phénomène assez fréquents chez les jeunes gens que leur émotion rend aussi prompts à la fuite qu'à l'attaque.

Napoléon, placé un peu en arrière et veillant aux vicissitudes de la bataille, envoie Grouchy avec le reste de la cavalerie pour remplir le vide qui vient de se former dans sa ligne de bataille, et tendre un voile qui, cachant la scène à nos fuyards, leur permette de recouvrer leur présence d'esprit. Grouchy arrive, occupe la place, et va charger, quand un coup de feu le renverse de cheval. Privée de son chef, notre cavalerie demeure immobile. Elle protège pourtant le ralliement de l'infanterie de Ney. Vers notre droite, Victor, à la tête des divisions Boyer et Charpentier, persiste à se soutenir à la lisière du bois d'Ailles. Blessé grièvement, il est remplacé par le général Charpentier. Napoléon, craignant que ses ailes, qui ont de la peine à se maintenir au bord du plateau, ne finissent par céder, fait avancer une division de la vieille garde pour se déployer entre elles. Ces vieux soldats se portent d'un pas résolu entre nos deux ailes, tandis qu'au même instant arrivent quatre-vingt bouches à feu bien longtemps attendues. Notre infériorité en artillerie cesse enfin, et il est temps, car les canons de Drouot sont presque tous démontés. Ces quatre-vingt pièces, mises en batterie entre les troupes de Ney et celles de Victor, vomissent bientôt des torrents de feu sur les Russes, et leur font essuyer des pertes cruelles. L'infanterie de Sacken et de Woronzoff, après avoir tenu quelque temps, cède à son tour sous les décharges répétées de la mitraille. Elle recule et nous abandonne le terrain. Alors de notre gauche à notre droite on s'ébranle pour la suivre. Les troupes de Victor, faisant un dernier effort, s'emparent du village d'Ailles et prennent définitivement leur place à la droite de l'armée. Les troupes de Ney ne restent point en arrière, et notre ligne entière s'avance dès lors en parcourant le sommet du plateau qui tantôt s'élargit, tantôt se resserre, et refoule l'infanterie de Sacken et de Woronzoff sur celle de Langeron. La cavalerie russe s'efforce en vain de charger pour couvrir cette retraite ; nos chasseurs et nos grenadiers à cheval se précipitent sur elle et la repoussent. Réfugiée derrière son infanterie, elle se reforme et essaye de revenir à la charge. Nos dragons la culbutent de nouveau. On parcourt ainsi d'un pas victorieux le sommet du plateau, la gauche à l'Aisne, la droite à la Lette, dominant de quelques centaines de pieds le lit de ces deux rivières, et poussant devant soi les cinquante mille hommes de Sacken, de Woronzoff, de Langeron. On les mène de la sorte pendant deux lieues, c'est-à-dire jusqu'à Filain, et, comme ils paraissent dans cet endroit vouloir descendre dans la vallée de la Lette, notre gauche, portée en avant par un rapide mouvement de conversion, les y pousse brusquement. Notre artillerie, se dédommageant de sa tardive arrivée, les suit au bord de la vallée et les couvre de mitraille, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un abri dans l'enfoncement boisé du lit de la Lette.

La nuit approchait, et rien n'annonçait que nous eussions à craindre quelque effort de l'ennemi sur nos flancs ou sur nos derrières. En effet, cette irruption des quinze mille cavaliers de Wintzingerode, dont Napoléon ignorait le projet, mais dont il avait admis la possibilité, et contre laquelle il avait pris ses précautions en laissant une division de vieille garde et le corps de Marmont au pied des hauteurs de Craonne, ne s'était pas encore exécutée, même à la fin du jour. Malgré les instances de Blucher, qui attachait beaucoup de prix à cette combinaison, la cavalerie

de Wintzingerode, engagée dans la vallée de la Lette, au milieu d'un pays fourré et marécageux, embarrassant l'infanterie de Kleist et embarrasée par elle, n'était parvenue à Festieux que très tard, et n'avait plus osé, l'heure étant fort avancée, tenter une entreprise qui pouvait avoir ses dangers aussi bien que ses avantages. Blucher avait donc été obligé de s'en tenir pour la journée à la perte du plateau de Craonne.

Telle avait été cette sanglante bataille de Craonne, consistant dans la conquête d'un plateau élevé, défendu par 50,000 hommes et une nombreuse artillerie, et attaqué par 30,000 avec une artillerie insuffisante. La ténacité d'un côté, la fougue de l'autre, avaient été admirables, et chez nous, les divisions Boyer et Charpentier avaient joint à la fougue une rare patience sous le feu. Ney avait été, comme toujours, l'un des héros de la journée. Les Russes avaient perdu 6 à 7 mille hommes, et on ne sera pas étonné d'apprendre que, débouchant sous un feu épouvantable, nous en eussions perdu 7 à 8 mille. La différence à notre désavantage eût été plus grande si notre artillerie, retardée, non par sa faute mais par la distance, n'était venue à la fin compenser par ses ravages ceux que nous avons soufferts. Après ce noble effort de notre armée, pouvons-nous le lendemain en tirer d'utiles conséquences ? Le sang de nos braves soldats aurait-il du moins coulé fructueusement pour la France ? Telle était la question qui allait se résoudre dans les quarante-huit heures, et dont la solution, hélas ! ne dépendait pas du génie de Napoléon, car dans ce cas, elle n'eût pas été un instant douteuse.

A. THIERS.

LE TABAC ET LA BOISSON

D'après les statistiques annuelles du commissaire des taxes fédérales la somme dépensée dans les Etats-Unis, pour le tabac et la boisson, est énorme. Durant l'année fiscale finissant le 30 juin 1878, malgré les temps durs, il a été fumé 1,905,093,000 cigares. Le rapport évalue les cigares, en moyenne, à dix centins la pièce : de manière que leur valeur totale, pour l'année, est d'environ \$190,506,000.

En addition aux cigares, il a aussi été fumé 25,312,433 livres de tabac, évalué à \$15,000,000.

Mais la dépense du tabac n'est rien comparée à celle de la boisson : 317,455,600 gallons de liqueurs fermentées ont été consommés pendant l'année, c'est-à-dire 7 gallons par tête de la population, en y comprenant les femmes et les enfants. La population totale est de 44,000,000.

Les liqueurs fermentées et alcooliques coûtent au peuple des Etats-Unis, d'après les estimations du rapport, \$596,000,000, ou \$13.25 par tête.

Les chiffres établissent aussi que, durant la dernière année fiscale, la consommation de la bière a augmenté et que celle des liqueurs spiritueuses a diminué. Il a été bu 1,500,000 gallons de bière de plus, et 6,520,000 gallons de boissons alcooliques de moins que durant l'année précédente. On cite ce fait comme un progrès dans le sens de la tempérance.

—A elles seules, les possessions d'Amérique, dont le Canada forme la plus grande partie, ont une étendue égale à 29 fois celle du Royaume-Uni, mais avec une population six fois moindre.

Les possessions d'Océanie, dont la partie principale est l'Australie, ont une étendue égale à 25 fois celle du Royaume, et la population y est douze fois moindre.

En Asie, c'est l'empire Indien qui constitue la partie la plus importante des possessions, lesquelles ont ensemble 12 fois l'étendue de la mère-patrie, et 7 fois et demie sa population.

Enfin, l'étendue des possessions d'Afrique, presque toutes situées au sud est triple de celle du Royaume-Uni, et la population y est 11 fois moindre.